

Plaidoyer pour Lénine

Georges Sorel

Source : Georges Sorel, *Réflexions sur la violence*. Paris, Éditions Marcel Rivière et Cie, 1972, pp. 375-389.

Le 4 février 1918¹, le *Journal de Genève* publiait, sous le titre : « *L'autre danger* », un article dont je reproduis ci-après la plus grande partie.

« La grande vague révolutionnaire venue de l'Orient, se propage en Europe, passe sur les plaines allemandes et vient déjà déferler au pied des rochers de nos Alpes. Nous devons nous attendre à ce que notre pays ait à subir une suprême épreuve avant d'avoir conquis définitivement son droit à l'existence dans le monde renouvelé qu'enfantera la guerre. Nos insipides et vaines querelles entre Romands et Suisses allemands sont une page tournée, une triste page à laquelle il ne faut pas revenir. D'autres luttes se préparent, autrement sérieuses. Un autre fossé est creusé qu'il sera plus difficile de combler.

« Il devient de plus en plus évident qu'une agitation internationaliste, concertée et méthodique, se propage dans nos grandes villes. Elle tend à provoquer, par la violence, une révolution qui, de la Suisse, gagnerait de proche en proche les pays voisins.

*... « Avant la guerre s'était propagée dans les milieux syndicalistes une doctrine de la Force qui avait une évidente parenté avec celle des impérialistes allemands. Dans ses *Réflexions sur la Violence*, Georges Sorel a prêché cet évangile nouveau : « Le rôle de la violence, disait-il, nous apparaît comme singulièrement grand dans l'histoire, pourvu qu'elle soit l'expression brutale et directe de la lutte des classes ² ». Rien ne se fait que par la violence. Il faut seulement qu'elle s'exerce non plus de haut en bas, comme autrefois, mais de bas en haut. On ne prétend pas mettre fin à l'abus de la Force. On veut que la Force change de main et que l'opprimé d'hier devienne le tyran de demain³ en attendant l'inévitable coup de bascule qui remettra les choses dans leur état primitif.*

« Durant leur séjour en Suisse, Lénine et Trotzky ont dû méditer à loisir le livre de Georges Sorel. Ils en appliquent les principes avec la plus redoutable logique... Il leur faut une armée pour imposer à un grand peuple, amorphe et dressé depuis des siècles à la servitude, la domination tyrannique d'une minorité... S'ils veulent mettre fin à la guerre étrangère, c'est afin de poursuivre plus à leur aise la guerre des classes. Ces militaristes jacobins prétendent établir à leur profit un tzarisme à rebours. Et c'est l'idéal que l'on propose aujourd'hui aux nations européennes.

« En Allemagne le socialisme s'est imprégné du même esprit despotique. Le marxisme est le frère ennemi du militarisme prussien. Il a le même esprit, les mêmes méthodes, le même culte de la discipline automatique, le même souverain mépris pour toute indépendance individuelle⁴.

1. Ce texte a été écrit en septembre 1919 et publié en appendice pour la quatrième édition des *Réflexions sur la violence*.

2. À la page 130, on lit : « *La violence prolétarienne, exercée comme une manifestation pure et simple du sentiment de lutte de classe, apparaît comme une chose très belle et très héroïque.* » Il est probable que le collaborateur du *Journal de Genève* s'est servi d'une ancienne édition ; je n'ai pas vérifié la référence.

3. J'ai cependant très fortement critiqué dans mon livre la tyrannie si souvent sanguinaire de la Révolution française.

4. Il n'est pas juste d'imputer au marxisme toutes les pratiques de la social-démocratie allemande, qui était bien plus sous l'influence de Lassalle que sous celle de Marx. Charles Andler disait, en 1897, de Lassalle : « *C'est pour assurer la force à la justice idéale qu'il demande, pour l'œuvre d'émancipation du prolétariat, le suffrage universel. Mais aussitôt il est pris de méfiance et, comme s'il avait le sentiment de son erreur, il fait appel, pour introduire ses réformes*

... « Soyons sans inquiétude. La Suisse est encore un pays où chaque citoyen a une vieille habitude de remplir, au poste qu'il occupe, sa fonction et son devoir. Il le fait volontairement et librement, parce que c'est sa fonction et son devoir, et non parce qu'on a fait de lui un automate... Tout despotisme lui est odieux, qu'il vienne d'en haut ou d'en bas. C'est pour cela que le citoyen suisse, héritier d'un long passé de vie publique, saine et normale, ne se laissera pas imposer des doctrines venues d'un empire voisin dont les sujets sont encore tenus en état de minorité politique, ou d'une république vieille de quelques mois⁵, dont les citoyens improvisés n'ont aucune éducation politique quelconque et ne savent, dans leur immense majorité, ni lire ni écrire.

« Que les Papierlischweizer⁶, qui commencent à parler chez nous en maîtres et se permettent de dicter à des assemblées trop dociles des ultimatums adressés à nos autorités, se le tiennent pour dit. Nous ne leur permettrons pas de saboter le pays qui les a recueillis. S'ils se figurent que la nation suisse peut servir de bouillon de culture aux vibrions du désordre, ils se trompent fortement. Nous saurons nous préserver des dissensions civiles comme de la guerre étrangère, sachant d'ailleurs que les unes ne seraient que le prélude de l'autre et que la moindre fissure aux murs de notre maison pourrait devenir une brèche ouverte à l'invasion⁷. »

Bien que l'on ait, plus d'une fois, accusé les amis du *Journal de Genève* d'être des agents de la diplomatie occulte de l'Entente, je veux bien croire que le professeur Paul Seippel, en écrivant cet article, n'avait pas le charitable désir d'appeler sur moi l'attention de l'ombrageuse police française. Je n'ai pas besoin de faire remarquer à mes lecteurs que cet éminent représentant de la bourgeoisie libérale n'a rien compris à mon livre. Son cas montre, une fois de plus, comment les polémistes qui entreprennent de défendre la civilisation latine contre les barbaries nordiques, orientent leur esprit vers la stupidité.

Je n'ai pas l'intention de mériter l'indulgence des innombrables Paul Seippel que renferme la littérature de la Victoire, en maudissant les bolcheviks dont la bourgeoisie a si peur⁸, je n'ai aucune raison de supposer que Lénine ait pris des idées dans mes livres ; mais si cela était, je ne serais pas médiocrement fier d'avoir contribué à la formation intellectuelle d'un homme qui me semble être, à la fois, le plus grand théoricien que le socialisme ait eu depuis Marx et un chef d'État dont le génie rappelle celui de Pierre le Grand.

Au moment où la Commune de Paris succombait, Marx écrivait un manifeste de l'Internationale, dans lequel les socialistes actuels sont habitués de chercher l'expression la plus achevée des doctrines

pratiques, à l'État constitué, même militaire et monarchique. De l'oscillation entre les deux systèmes est née une conception constitutionnelle curieuse : une monarchie militaire, associée au suffrage universel et travaillant avec lui, dans une collaboration pleine de conflits, à réaliser l'émancipation sociale. C'est bien là l'Empire de l'Allemagne d'aujourd'hui » (Les origines du socialisme d'État en Allemagne, pp. 60-61.)

5. La révolution bolcheviste se produisit le 7 novembre 1917.

6. Les sionistes nomment de même Français de papier timbré les Juifs qui se font naturaliser en France.

7. L'auteur menace évidemment ses compatriotes d'une intervention de l'Entente. Sous le régime du pacifique Louis-Philippe, la Suisse fut deux fois sous le coup d'une invasion française : en 1838, parce qu'elle ne voulait pas expulser le futur Napoléon III, qui était bourgeois du canton de Thurgovie, et en 1848, parce qu'après l'affaire du Sonderbund elle voulait réformer sa constitution dans un sens plus unitaire. Durant la dernière guerre, les engagements que prit l'Entente en faveur de la neutralité suisse étaient peu catégoriques ; le général Brialmont avait écrit que probablement la France envahirait l'Allemagne en traversant la Suisse ; l'état-major helvétique fut très souvent attaqué avec violence par la presse dévouée à l'Entente, parce qu'il avait pris au sérieux les idées du grand ingénieur belge.

8. Les lièvres d'Union sacrée ont plus peur des bolcheviks que des Allemands, et ce n'est pas peu dire, car l'Allemagne vaincue, humiliée et accablée de charges de guerre effraye encore singulièrement beaucoup de nos patriotes bourreurs de crânes. Pour donner un peu de courage à leur clientèle, les rédacteurs des grands journaux parlent ordinairement des révolutionnaires russes sur un ton de fiers-à-bras, dont l'impudence est en rapport avec la terreur qui bouleverse leurs entrailles.

politiques du maître. Le discours prononcé en mai 1918 par Lénine sur les problèmes du pouvoir des soviets n'a pas moins d'importance que l'étude de Marx sur la guerre civile de 1871. Il se peut que les bolcheviks finissent par succomber à la longue, sous les coups des mercenaires engagés par les ploutocraties de l'Entente ; mais l'idéologie de la nouvelle forme d'État prolétarien ne périra pas ; elle se survivra en s'amalgamant avec des mythes qui emprunteront leur matière aux récits populaires de la lutte soutenue par la République des soviets contre la coalition des grandes puissances capitalistes.

Lorsque Pierre le Grand monta sur le trône, la Russie ne différait pas beaucoup de la Gaule mérovingienne : il voulut qu'elle se transformât de fond en comble, de manière à ce que son empire devint digne de figurer parmi les États policés du temps ; tout ce qui pourrait être appelé dirigeant (nobles de cour, fonctionnaires, officiers) fut tenu de s'appliquer à imiter les gens qui occupaient des positions analogues en France. Son œuvre fut achevée par Catherine II, que les philosophes de l'époque voltairienne exaltèrent, à bon droit, comme une prodigieuse créatrice de l'ordre tel qu'on le comprenait au XVIIIe siècle.

On pourrait dire de Lénine qu'il veut, comme Pierre le Grand, forcer l'histoire⁹. Il prétend introduire, en effet, dans sa patrie le socialisme qui, suivant les maîtres les plus autorisés de la social-démocratie, ne pourrait succéder qu'à un capitalisme très développé ; or, l'industrie russe, soumise depuis longtemps à un régime de haute direction gouvernementale, de police tracassière et d'incurie technique, se trouve dans une situation fort arriérée ; il ne manque pas de socialistes notables pour traiter de chimérique l'entreprise de Lénine. Les bons usages des fabriques avaient réussi à s'imposer aux capitalistes par le jeu de mécanismes demi-aveugles ; le rôle de l'intelligence, se bornant à une critique qui signalait ce que chaque pratique pouvait renfermer d'avantageux ou de mauvais, avait été assez médiocre ; si l'économie socialiste succédait à l'économie capitaliste dans les conditions que Marx avait prévues, en s'inspirant d'observations faites sur l'Angleterre¹⁰, la transmission de ces bons usages s'opérerait d'une manière à peu près automatique, – l'intelligence étant, tout au plus, appelée à protéger les acquisitions du passé bourgeois contre les illusions de naïfs révolutionnaires. Pour donner au socialisme russe une assiette qu'un marxiste (tel que Lénine) puisse regarder comme solide, il faut un prodigieux travail de l'intelligence : celle-ci doit être en état de démontrer aux directeurs de la production la valeur de certaines règles que l'on a induites de l'expérience d'un capitalisme très avancé ; il faut les faire accepter aux masses, grâce à l'autorité morale dont jouissent des hommes ayant obtenu, par leurs services, la confiance du peuple ; à tout instant, les gens responsables de la révolution sont obligés de la défendre contre les instincts qui poussent toujours l'humanité vers les plus basses régions de la civilisation.

Quand Lénine affirme que la campagne à entreprendre pour rendre le régime socialiste définitif en Russie est un millier de fois plus difficile que la campagne militaire la plus difficile, il ne commet aucune exagération. Il a raison de dire que jamais révolutionnaires ne s'étaient trouvés en présence d'une tâche pareille à la sienne ; jadis les novateurs avaient seulement à détruire certaines institutions réputées mauvaises, tandis que la reconstruction était abandonnée aux initiatives de maîtres que la recherche d'extra-profits conduisait à se lancer dans de telles entreprises ; mais les bolcheviks sont obligés de détruire et de reconstruire, de façon que des capitalistes ne viennent plus s'interposer entre

9. Le mot forcer est ici pris dans un sens très voisin de celui que lui donnent les jardiniers.

10. En 1888, le *Moniteur* juridique russe a publié une note trouvée dans les papiers de Marx, d'après laquelle l'auteur du *Capital* était bien éloigné de croire que toutes les économies dussent suivre les mêmes lignes de développement. Il ne pensait pas que la Russie fût obligée, pour arriver au socialisme, de commencer par détruire son ancienne agriculture communautaire, afin de transformer ses paysans en prolétaires ; il lui semblait possible qu'elle pourrait « sans éprouver les tortures du régime [capitaliste] s'en approprier tous les fruits en développant ses propres données historiques ». Cette note de Marx est reproduite par Nicolason dans son *Histoire du développement économique de la Russie depuis l'affranchissement des serfs*, trad. franç., pp. 507-509. Dans une préface écrite en 1882 pour une traduction russe du Manifeste communiste, Marx exprimait l'opinion hypothétique suivante : « S'il arrive que la révolution russe donne le signal d'une révolution ouvrière en Occident, de façon que les deux révolutions se complètent, le communisme foncier de la Russie, le mir actuel, pourra devenir le point de départ d'une évolution communiste » (*Manifeste communiste*, trad. Charles Andler, tome I, p. 12). Ces textes suffisent pour montrer que le vrai marxisme n'est pas aussi absolu, dans ses prévisions, que veulent le dire beaucoup des ennemis de Lénine.

la société et les travailleurs. Aucun très grand progrès ne s'obtient dans l'industrie sans qu'on passe par beaucoup d'écoles ; les directeurs de la production doivent s'arrêter à temps lorsqu'ils suivent une mauvaise voie et chercher s'il n'y aurait pas quelque chance de mieux réussir par une autre méthode ; c'est ce qu'on appelle : acquérir de l'expérience.

Lénine n'est point de ces idéologues qui croient que leur génie les met au-dessus des indications de la réalité ; aussi est-il très attentif à noter les enseignements que lui fournit la pratique depuis la révolution. Pour que le socialisme russe arrive à devenir une économie stable, il faut donc que l'intelligence des révolutionnaires soit très active, très bien informée et très libre de préjugés. Alors même que Lénine ne pourrait pas exécuter tout son programme, il laisserait au monde de très sérieux enseignements dont la société européenne tirerait parti¹¹. Lénine peut, à bon droit, être fier de ce que font ses camarades : les travailleurs russes acquièrent une gloire immortelle en abordant la réalisation de ce qu'il n'avait été jusqu'ici qu'une idée abstraite.

En dépit des prédictions des grands hommes de l'Entente, le bolchevisme ne semble pas facile à supprimer ; les gouvernements anglais et français doivent commencer à s'apercevoir qu'ils ont eu tort de prêter une oreille trop complaisante aux riches Russes qui vivent dans les métropoles de l'Occident ; tout ce monde est complètement étranger aux idées qui ont pris sur les ouvriers et les paysans de leur pays. Bien qu'ayant vécu longtemps hors de la Russie, Lénine est demeuré un véritable moscovite. Quand l'heure de juger les événements actuels avec une impartialité historique sera venue, on s'apercevra que le bolchevisme a dû une bonne partie de sa force au fait que les masses le regardaient comme une protestation contre une oligarchie dont le plus grand souci avait été de ne pas paraître russe ; à la fin de l'année 1917, l'ancien organe des Cent noirs disait que les bolcheviks avaient « prouvé qu'ils étaient plus russes que les rebelles Kalédine, Roussky¹², etc., qui ont trahi le tzar et la patrie » (Journal de Genève, 20 décembre 1917) ; la Russie supporte patiemment beaucoup de souffrances parce qu'elle se sent enfin gouvernée par un véritable moscovite.

Depuis deux siècles, un seul tzar avait voulu être Russe : c'était Nicolas Ier. « *J'aime mon pays, disait-il en 1839 à Custine, et je crois l'avoir compris ; je vous assure que lorsque je suis las de toutes les misères du temps, je cherche à oublier le reste de l'Europe, en me retirant à l'intérieur de la Russie. Personne n'est plus Russe que je le suis*¹³. » Custine estimait que Nicolas voulait ramener « à son naturel une nation fourvoyée durant plus d'un siècle dans les voies de l'imitation servile » ; l'empereur exigeait notamment qu'on parlât russe à la cour, bien que la plupart des dames ne connussent pas la langue nationale¹⁴. Il regrettait que Nicolas, « *malgré son grand sens pratique et sa profonde sagacité* », n'eût pas eu le courage d'abandonner Saint-Petersbourg pour Moscou : « *Par ce retour, il eût réparé la faute du tzar Pierre, qui, au lieu d'entraîner ses boyards dans la salle de spectacle qu'il leur bâtissait sur la Baltique, eût pu et dû les civiliser chez eux, en profitant des admirables éléments que la nature avait mis à sa disposition, éléments qu'il a méconnus avec un dédain, avec une légèreté d'esprit indignes d'un homme supérieur, comme il l'était sous certains rapports... Ou la Russie n'accomplira pas ce qui nous paraît sa destinée, ou Moscou redeviendra quelque jour la capitale de l'empire. Si je voyais jamais le trône de Russie majestueusement replacé sur sa véritable base, je dirais : la nation slave, triomphant, par un juste orgueil, de la vanité de ses guides, vit enfin de sa propre vie*¹⁵. »

Les accidents de la guerre ont amené les bolcheviks à effectuer ce transfert : s'il arrivait qu'ils succombassent sous les coups de leurs ennemis, il n'est pas probable qu'un gouvernement de réaction

11. Cf. un discours de Lénine, traduit dans *l'Humanité* du 4 septembre 1919.

12. Très probablement achetés par l'Entente.

13. Custine, *La Russie en 1839*, 2e édition, tome II, p. 46. À la page 41, cet auteur le nomme « *le Louis XIV des slaves* ».

14. Custine (*loc. cit.*, pp. 209-211).

15. Custine, *op. cit.*, tome III, pp. 271-273.

osât enlever à l'antique Moscou son rang de capitale¹⁶ ; ainsi, en admettant que le régime nouveau ne pût pas durer, il aurait contribué à renforcer le moscovisme dans une société dont les chefs avaient si longtemps orienté leur esprit vers l'Occident.

C'est en pensant aux caractères moscovites du bolchevisme qu'on peut parler en historien du procédé de la répression révolutionnaire adopté en Russie¹⁷. Il y a certainement beaucoup de mensonges dans les accusations que la presse de l'Entente dirige contre les bolcheviks¹⁸, mais pour apprécier sainement les épisodes douloureux de la Révolution russe, il faut se demander ce qu'auraient fait les grands tzars s'ils avaient été menacés par des révoltes analogues à celles que la République des soviets est obligée de vaincre rapidement si elle ne veut pas se suicider ; ils n'auraient certainement pas reculé devant les rigueurs les plus terrifiantes pour faire disparaître des conjurations soutenues par l'étranger et au sein desquelles pullulent les assassins¹⁹. D'autre part, les traditions nationales fournissaient aux gardes rouges d'innombrables précédents que ceux-ci ont cru avoir le droit d'imiter pour défendre la Révolution²⁰ ; après une guerre effroyablement sanglante, au cours de laquelle on avait vu le général Kornilof faire massacrer des régiments entiers (*Journal de Genève*, 16 octobre 1917), la vie humaine ne peut pas être respectée en Russie ; le nombre des gens fusillés par les bolcheviks est, en tout cas, prodigieusement inférieur au nombre des victimes du blocus organisé par les organes officiels de la Justice démocratique.

Lénine n'est pas, au surplus, candidat aux prix de vertu que décerne l'Académie française ; il est justiciable seulement de l'histoire russe ; la seule question vraiment importante que le philosophe ait à discuter est celle de savoir s'il contribue à orienter la Russie vers la constitution d'une république de producteurs, capables d'embrasser une économie aussi progressive que celle de nos démocraties capitalistes.

Revenons, en terminant, sur la complicité morale qui, suivant le *Journal de Genève*, me lierait à Lénine. Je ne crois pas avoir, dans aucun de mes écrits, présenté une apologie des proscriptions ; il est donc absurde de supposer, comme le fait le professeur Paul Seippel, que Lénine ait pu trouver dans les *Réflexions sur la violence* aucune incitation au terrorisme ; mais s'il les a vraiment méditées pendant son séjour en Suisse, elles pourraient avoir exercé sur son génie une influence tout autre que celle dont parle mon accusateur. Il ne serait pas impossible que ce livre, d'inspiration si proudhonienne, eût conduit Lénine à adopter les doctrines exposées par Proudhon dans *La Guerre et la Paix*. Si cette hypothèse était exacte, il aurait pu être amené à croire, de toute l'énergie de son âme passionnée, que les violations du droit de la guerre ont d'infaillibles sanctions historiques. Son indomptable résistance s'expliquerait alors facilement.

16. Si la Finlande et l'Esthonie demeurent séparées de la Russie, la capitale se trouverait mal placée à l'embouchure de la Néva.

17. Le *Journal de Genève* du 27 septembre 1918 rapporte un discours de Lénine, dans lequel celui-ci combat les mesures de proscription générales décrétées à la suite de l'attentat dont il avait failli être victime au commencement de ce mois. Il semble que ce sont des Juifs entrés dans le mouvement révolutionnaire qui soient surtout responsables des ordres terroristes reprochés aux bolcheviks. Cette hypothèse me paraît d'autant plus vraisemblable que l'intervention des Juifs dans la république hongroise des soviets n'a pas été heureuse.

18. Nos compatriotes, qui se croient les hommes les plus spirituels du monde, ont accepté, comme des dindons, les calomnies les plus absurdes que des journalistes impudents ont inventées dans le but de déshonorer les bolcheviks. (19) Le 3 septembre 1918, le *Petit Parisien*, organe cher à nos Joseph Prudhomme, publiait un article d'un enthousiasme délirant en l'honneur de Dora Kaplan, qui venait de tenter d'assassiner Lénine.

19. Un collaborateur du *Journal de Genève* se demande si les contre-révolutionnaires russes n'avaient pas beaucoup compté sur le concours d'éléments criminels, car ils avaient répandu des proclamations engageant « la population à massacrer les youpins et les révolutionnaires » (14 octobre 1917). Dans bien des cas les gardes rouges ont pu croire qu'en supprimant des ennemis bien décidés à les exterminer en cas de succès, ils étaient en cas de légitime défense.

20. Les politiciens qui soutiennent avec Clemenceau que la Révolution française forme un bloc, sont bien peu autorisés à se montrer sévères contre les bolcheviks ; le Bloc, admiré par Clemenceau, a pour le moins, fait périr dix fois plus de gens que les bolcheviks dénoncés par les amis de Clemenceau comme d'abominables barbares.

Voici un discours que je prêterais volontiers à Lénine. La guerre de la faim que les démocraties capitalistes mènent contre la République des soviets est une guerre de lâcheté ; elle ne tend à rien moins qu'à nier le vrai droit de la guerre défini par Proudhon ; en admettant que les gardes rouges fussent obligés de capituler, la victoire frelatée de l'Entente produirait seulement des résultats éphémères. Par contre, les héroïques efforts des prolétaires russes méritent que l'histoire les récompense, en amenant le triomphe des institutions pour la défense desquelles tant de sacrifices sont consentis par les masses ouvrières et paysannes de Russie. L'histoire, suivant Renan, a récompensé les vertus quiritaires en donnant à Rome l'empire méditerranéen ; en dépit des innombrables abus de la conquête, les légions accomplissaient ce qu'il nomme « *l'œuvre de Dieu* »²¹ ; si nous sommes reconnaissants aux soldats romains d'avoir remplacé des civilisations avortées, déviées ou impuissantes par une civilisation dont nous sommes encore les élèves pour le droit, la littérature et les monuments, combien l'avenir ne devra-t-il pas être reconnaissant aux soldats russes du socialisme ! De quel faible poids seront pour les historiens les critiques des rhéteurs que la démocratie charge de dénoncer les excès des bolcheviks ! De nouvelles Carthages ne doivent pas l'emporter sur ce qui est maintenant la Rome du prolétariat.

Et voici enfin ce que je me permets d'ajouter pour mon compte personnel : Maudites soient les démocraties ploutocratiques qui affament la Russie ; je ne suis qu'un vieillard dont l'existence est à la merci de minimes accidents ; mais puisse-je, avant de descendre dans la tombe, voir humilier les orgueilleuses démocraties bourgeoises, aujourd'hui cyniquement triomphantes !

21. Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, tome IV, p. 267.